

COMPTE RENDU

IDRIES SHAH, *Les Soufis et l'Ésotérisme* (Payot). — Ce gros volume est une traduction, en un français approximatif, de l'ouvrage *The Sufis* paru en Angleterre il y a une dizaine d'années. Il se présente comme une introduction au « mode de pensée » de ceux que l'auteur appelle « les Soufis », accompagnée d'illustrations tirées principalement de la littérature persane. Idries Shah, qui est lui-même un oriental d'origine afghane, se propose, dans sa préface, d'attirer l'attention des Occidentaux sur les caractères particuliers de la « pensée soufie » qui, par sa nature, dit-il, échappe aux modes d'investigation de la science universitaire. Il formule, à cet égard, des remarques quelquefois très justes, mais qui, à vrai dire, paraissent quelque peu perdues dans l'amoncellement d'incohérences, d'équivoques, de confusions, de contrevérités que nous présente, par ailleurs, son ouvrage. Il y a là, paradoxalement, pour la critique universitaire, fut-elle la plus bornée, l'occasion d'un triomphe d'autant plus facile que les fantaisies d'Idries Shah, nous allons le voir, confinent quelquefois au burlesque. Dans ces conditions, il est impossible de faire toutes les mises au point qui s'imposeraient, et nous nous bornerons à l'examen de quelques questions fondamentales, sans même pouvoir nous attarder à faire la critique détaillée des textes que nous citons.

Tout d'abord, ainsi que Guénon l'a souligné jadis, l'emploi du mot « soufisme » implique nécessairement une référence à l'Islam. Au sens qu'il a pris communément dans les langues occidentales, ce mot ne désigne rien d'autre que l'ésotérisme islamique. Toutefois, en tant qu'équivalent de l'arabe *Tasawwuf*, il peut être considéré également comme une désignation proprement islamique « d'une doctrine d'ordre ésotérique ou initiatique, à quelque forme traditionnelle qu'elle se rattache »¹. Le mot « soufisme » comporte donc une référence à l'Islam soit — au sens courant — par les doctrines qu'il désigne, soit — comme équivalent du mot *Tasawwuf* — par le cadre traditionnel à l'intérieur duquel d'autres doctrines ésotériques sont envisagées. En aucun cas on ne peut, lorsqu'on s'exprime dans une langue occidentale, considérer le mot « soufisme » comme un équivalent pur et simple du mot « ésotérisme ». C'est pourtant là ce que fait Idries Shah, qui n'hésite pas à écrire (p. 53) : « Il y eut des Soufis, dit la tradition... » (mais il omet de préciser que cette tradition est nécessairement islamique) « ...en tous temps et en tous pays. Les Soufis existèrent en tant que tels, et sous ce nom, avant l'Islam ». Voilà une affirmation pour le moins imprudente et nous mettons M. Idries Shah au défi de lui donner la moindre justification.

Il semble d'ailleurs que le traducteur se soit rendu compte qu'il y avait là une assimilation abusive, et cela expliquerait qu'il ait modifié le titre de l'ouvrage. En effet, au lieu de traduire *The Sufis* par « Les Soufis », il a ajouté « et l'Ésotérisme » pour bien montrer que l'auteur ne se limitait pas à une présentation de l'ésotérisme islamique. Toutefois, la solution adoptée par le traducteur n'est pas très heureuse, car elle suggère que les Soufis pourraient avoir des rapports avec l'ésotérisme, mais qu'ils pourraient aussi bien ne pas en avoir.

À partir de notions aussi confuses, l'auteur n'éprouve naturellement aucune peine à trouver du Soufisme et des Soufis à peu près partout. C'est ainsi qu'il parle de « Soufis chrétiens » (p. 53) ; qu'il

1. R. Guénon, *Le Soufisme*, dans *Le Voile d'Isis*, août-septembre 1934.

affirme (p. 47) « Parmi les Soufis il y eut d'anciens prêtres zoroastriens, chrétiens, hindous, bouddhistes et autres » ; qu'il exprime son admiration (p. 231) pour un auteur qui découvre « des traces de la doctrine soufie... dans chaque pays : dans les théories de la Grèce ancienne ; dans les philosophies modernes de l'Europe », etc. Lorsqu'il s'agit des philosophes, les distinctions d'Idries Shah sont particulièrement arbitraires ; en effet, « le gnosticisme, le néo-platonisme, l'aristotélisme » sont qualifiés par lui de « systèmes non-soufis » (alors que l'on pourrait précisément y trouver ce que les musulmans appellent *Tasawwuf*). En revanche, la philosophie et le monde moderne sont mieux traités, si l'on peut dire, puisque Idries Shah nous affirme, le plus sérieusement du monde, que « La ressemblance de l'œuvre de Kant avec le Vedanta est imputable au courant philosophique Soufie » (p. 308) et même que « Parmi ceux directement influencés par le Soufisme... » (admirons au passage l'élégance de la traduction) « ...nous pouvons nommer au hasard Raymond Lulle, Goethe, le Président de Gaulle et Dag Hammarskjöld des Nations-Unies » (p. 48). Comme on le voit, les énormités ne sont pas pour l'effrayer ! En ce qui concerne de Gaulle, ajoutons qu'il faut voir peut-être la justification de sa présence en aussi noble compagnie dans le fait — rapporté par Idries Shah, toujours avec le plus grands sérieux (p. 316) — qu'il aurait dit : « J'ai la Baraka » !



L'auteur ne se contente pas de confondre le soufisme et l'ésotérisme en général, il affirme aussi l'existence d'une influence directe exercée par le soufisme, entendu cette fois au sens propre et légitime d'ésotérisme islamique, sur les doctrines ésotériques les plus diverses. Il touche ici, assurément sans s'en douter, à un point très important et très délicat qui est celui des modifications opérées dans l'ordre traditionnel, et aussi dans l'ensemble de l'ordre cosmique humain, par la Révélation muhammadienne, envisagée dans son intégralité. L'erreur d'Idries Shah est d'imaginer que l'influence et les modifications en question se sont réalisées suivant le mode historique ordinaire ; et aussi, comme on pouvait s'y attendre, de chercher à justifier les innombrables « découvertes » qu'il fait en ce domaine, de la manière la plus fantaisiste et la plus puérile. Nous n'en finirions pas de les mentionner toutes ici, et ce serait sans intérêt ; mais nous ne pouvons nous dispenser d'en donner au moins un bref aperçu, car les développements que l'auteur y consacre occupent une bonne partie de son ouvrage ; en outre, ils nous aideront à comprendre un peu mieux à qui, avec Idries Shah, nous avons réellement affaire.

Il décèle tout d'abord une influence « soufie » chez les *Carbonari* italiens, en justifiant sa prétention (p. 161) par une assimilation de la racine arabe FHM (où le « h » est sourd) qui a le sens de « compréhension » avec une autre racine FHM (où le « h » est sonore) qui a le sens de « charbon ». Les deux « H » n'ayant rien de commun en arabe, il s'agit de deux racines tout à fait différentes. Le comble est qu'Idries Shah mentionne expressément la différence de deux « H » de telle sorte que son interprétation relève, soit de l'inconscience, soit du cynisme et de la mauvaise foi. Il passe ensuite à la Franc-Maçonnerie ce qui nous vaut cette remarque naïve (p. 169) que « le motif ombre-et-lumière attribué à la Franc-Maçonnerie a son pendant de façon si exacte chez les derviches que cela seul fournirait une cause d'étonnement » alors que ce symbolisme est bien un des plus universels qui soient. Un peu plus loin (p. 170, 171), il donne une reproduction du « carré magique » de 15, qualifié, pour la circonstance, de « diagramme soufi » et y superpose un signe maçonnique en déclarant qu'il « traverse » et « couvre » huit nombres du carré, alors que le premier venu peut vérifier qu'il n'en couvre en réalité que sept ! Qu'importe, puisque cela permet à l'auteur de conclure que « Le huit (équilibre) est la voie vers le neuf » (?). Pour avoir accepté d'imprimer des « perles » de ce genre, il faut vraiment que les éditions Payot aient fait à Idries Shah une confiance... aveugle !

D'autres chapitres sont consacrés à l'alchimie « où l'on trouve à l'envi le concept soufi » (p. 181), à la sorcellerie, à propos de laquelle l'auteur déclare impudemment que le mot sorcier « c'est bien

connu signifie simplement sage » (p. 186) et même, ce qui est véritablement monstrueux, que « la science féminine des sorcières est en certains cas si proche de la poésie amoureuse soufie du Moyen Age, spécialement de celle de l'Espagnol Ibn el-Arabi, qu'il n'est pas nécessaire d'en dire beaucoup plus sur ce point (*sic*) ». Au chapitre suivant, l'ordre de la Jarretière est attribué à l'influence d'un « Ordre de Saint Khidr » (?) et nous apprenons que le « le nom de Shakespeare est quelquefois rendu en persan parfaitement correct et acceptable par *Sheikh-Peer*, "l'ancien sage"! » Plus loin le Bafomet de l'Ordre du Temple est dit « n'être probablement pas sans rapport » avec Mahomet (p. 199) tandis que les ressemblances entre une « organisation derviche » et l'ordre de Saint-François sont longuement énumérées (p. 206). La naissance des « mouvements Bakhti et réformistes dans l'Hindouisme » — étrangement confondus — est également attribuée à une influence du soufisme « historique » (p. 308) ainsi, pour faire bonne mesure, que l'implantation du bouddhisme Zen au Japon (p. 312-313).

Notons enfin que l'auteur, au lieu de réserver le terme « Soufi » pour désigner plutôt celui qui a atteint le but ultime de la voie initiatique, l'applique abusivement à tous ceux qui, à un degré quelconque, relèvent d'une telle voie, et qui sont simplement des *mutaṣawwifin*, ce qui l'amène à conclure (p. 26), toujours avec le même assurance : « on estime qu'entre vingt et quarante millions de personnes sont membres ou affiliées à des écoles soufies et les Soufis s'accroissent en nombre. Il se peut que le Soufi soit votre voisin, l'homme qui est de l'autre côté de la rue, votre femme de ménage... » Voilà, n'est-ce pas, qui est bien fait pour impressionner le grand public et pour lui suggérer que le soufisme, si mystérieux, si proche et si omniprésent, est, somme toute, à la portée du premier venu.



On peut se demander, dès lors, si les intentions réelles d'Idries Shah correspondent bien à celles dont il fait état dans sa préface. Il nous semble, quant à nous, que les confusions qu'il commet, d'un bout à l'autre de son ouvrage, à propos des soufis et du soufisme, ne se réduisent pas à une simple question de terminologie et qu'elles cachent quelque chose de beaucoup plus grave. En effet, en détachant la « pensée soufie » de sa racine islamique, il aboutit en réalité à détacher tout ésotérisme, quel qu'il soit, de la forme traditionnelle qui lui correspond. Si donc, pour Idries Shah, tout ésotérisme est du soufisme, en revanche nous doutons fort qu'il y ait pour lui un soufisme quelconque qui soit véritablement islamique. Mais, ici, il y a peut-être à ajouter une nuance. En effet l'auteur, qui a vécu lui-même en terre d'islam, n'ignore naturellement pas le lien indissoluble qui existe, dans cette forme traditionnelle plus que dans toute autre, entre l'ésotérisme et l'exotérisme. C'est pourquoi s'il estime — à tort — que la « religion formelle est pour le Soufi une simple coquille » (Soufi étant entendu ici en un sens purement islamique), il est bien obligé de reconnaître qu'elle est « authentique » et qu'« elle remplit une fonction » (p. 33). Mais sans doute ne voit-il pas cet état de chose qu'une simple question de fait et non une question de principe puisqu'il affirme par ailleurs (p. 31) que « la vie soufie... » (quelle chose étrange l'auteur entend-il donc par cette expression ?) « ...peut se vivre n'importe quand, n'importe où. Elle ne requiert pas le retrait du monde, ni de mouvements organisés, ni de dogmes »⁽¹⁾. Et, plus loin (p. 54) : « les Soufis n'ont pas besoin de la mosquée, de la langue arabe, des litanies, des livres de philosophie, ni même de stabilité sociale » (?). Dans la conception bizarre et fantasmagorique de l'auteur, la tradition (il entend par là la « pensée soufie ») « s'accordait assez bien... » (*sic*) « ... avec l'Islam et fut même incidemment encouragée par lui » (p. 50), ce qui revient à affirmer que l'ésotérisme est traditionnel mais que l'Islam ne l'est pas !

Dès lors c'est sans surprise, mais avec une inquiétude croissante, que nous constatons l'in vraisemblable présentation que *Les Soufis et l'Ésotérisme* nous donne de l'Islam. Comment qualifier

1. Il confond par ailleurs (p. 293) le rituel avec la « pompe » cérémonielle.

un individu affirmant que la profession de foi islamique, qu'il cite d'ailleurs incorrectement (p. 37) sous la forme *La-illâha-illa-Allâh, Mohammed ar-Rasûl Allâh*⁽¹⁾ signifie en réalité : « Rien n'adorer que la divinité, le seul loué, le messager du Vénérable » ? Autant dire tout de suite que les musulmans adorent le Prophète ! On se demande vraiment pour qui donc Idries Shah prend ses lecteurs. Ailleurs (p. 135) il est question d'une « Eglise musulmane » qui n'a évidemment jamais existé que dans l'imagination de l'auteur, tout comme d'ailleurs la « Pierre Cubique » qui serait selon lui (p. 169) une désignation de la « pierre noire » de la Kaaba.

Dans ces conditions, il y a lieu de considérer comme très suspecte l'insistance d'Idries Shah sur le rôle du maître spirituel dans le Soufisme. Si un tel maître devait concevoir sa fonction de manière indépendante de la base traditionnelle et providentielle offerte par les institutions islamiques, tant d'ordre exotérique que d'ordre ésotérique, on peut bien être assuré que ses éventuels disciples, surtout s'il s'agit d'Occidentaux, ne serait à l'abri d'aucune aberration ni d'aucune folie. Dans le meilleur des cas, ils ne feraient que perdre leur temps ; dans le pire, ils risqueraient d'être engagés dans les voies peu rassurantes de la pseudo-initiation.



Cette « pensée soufie », que l'auteur s'attache avec une telle insistance à nous présenter comme irréductible aux modes de pensée habituels de la science profane, n'est elle-même rien d'autre, quand on y regarde de près, qu'un produit typique de la pensée occidentale moderne, la plus contraire à tout esprit traditionnel. Telle qu'on la trouve à chaque page de cet ouvrage elle n'a plus rien de commun avec l'ésotérisme et avec le soufisme véritable, même si l'on entend ce dernier dans son acception la plus large. Alors qu'il existe entre les sciences traditionnelles et la science profane une différence de nature puisque les premières dérivent directement de principes d'ordre métaphysique dont elle constituent des applications dans des domaines déterminés, et que la seconde se caractérise par le rejet de tout principe, Idries Shah ne semble y voir qu'une différence de degré, ce qui lui permet d'attribuer à la « pensée soufie » les thèses les plus antitraditionnelles de la science moderne, et de donner ainsi un nouvel exemple de son inquiétante imagination.

Nous apprenons ainsi que « mille ans avant Einstein le derviche Hujwiri discutait, dans les écrits techniques, l'identité du temps et de l'espace dans l'expérience appliquée soufie » (*sic*, p. 41) ; que les Soufis « ont accepté la théorie atomique et formulé une science de l'évolution plus de six cents ans avant Darwin » (p. 54) ; que « la théorie de l'Inconscient Collectif de Jung est exposée par l'Espagnol Ibn Rushd » (p. 318) et que « la psychologie de Freud et de Yung n'a pas pour l'esprit soufi la fraîcheur... » (Idries Shah a de ces mots !) « ...qu'elle a apportée à l'occident. Les arguments sexuels de Freud sont notés par le Sheikh soufi Ghazali dans son *Alchimie du Bonheur* (écrit il y a plus de neuf cents ans), comme étant classiques pour les théologiens musulmans. » (p. 56). Singulière coïncidence vraiment, qui fait que l'ensemble des thèses les plus subversives de la science moderne sont ainsi attribuées abusivement à l'ésotérisme traditionnel ! Il y a là une constance dans l'erreur dont il est difficile de croire qu'elle n'est pas systématique. Le moins qu'on en puisse dire est qu'elle ne plaide pas pour le discernement de l'auteur.

En outre, s'il arrive incidemment à Idries Shah de parler de « tradition » et de « métaphysique », ce qu'il en dit n'a rien de commun avec les réalités que ces mots désignent normalement. Sa méconnaissance de la tradition se marque de manière significative dans la conception purement littéraire et profane qu'il se fait du symbolisme « basé sur l'analogie poétique » (p. 23), ce dont il s'autorise pour forger lui-même, et quelquefois non sans talent, des mythes à « clés » et à « jeux de mots », un peu dans le style de Louis Pauwels.

Quant à la métaphysique, qui est l'objet propre du soufisme et de tout ésotérisme quel qu'il soit,

1. En réalité, il n'y a pas d'article devant le mot *Rasûl*.

on n'en trouve aucune trace dans ce volumineux ouvrage, ce qui est d'autant plus invraisemblable que de nombreux chapitres sont consacrés à l'œuvre de grands écrivains du *Tasawwuf*, y compris Muhyi ed-Dîn Ibn Arabî. Il est vrai que l'auteur se fait de la métaphysique l'idée la plus confuse et la plus contradictoire puisqu'il la confond successivement avec la philosophie en déclarant (p. 42) qu'il y a « une différence fondamentale entre la méthode des Soufis et celle d'autres systèmes métaphysiques » (l'esprit de système est en effet caractéristique de la philosophie), avec le mysticisme (p. 27), avec les « pouvoirs occultes » (p. 29) et même, ce qui est bien le comble de l'incohérence après tout cela... avec le soufisme lui-même (p. 88)¹. L'auteur ne se gêne pas, ici encore, pour écrire n'importe quoi ; s'il lui arrive de rejoindre la vérité, c'est vraiment sans le faire exprès !

Toutes ces confusions n'apparaissent d'ailleurs ni gratuites ni désintéressées, car elles servent vraiment trop bien Idries Shah lorsqu'il prétend (p. 63) « qu'une des affirmations majeures du soufisme » est que « l'expérience surnaturelle et le but mystique sont quelque chose de plus proche de l'humanité qu'on ne le réalise. La supposition que l'ésotérique ou le traditionnel doivent être éloignés ou compliqués a été avancée par l'ignorance des individus » et encore que « le Soufi intellectuel » est « la toute dernière marotte en Occident ».

Il nous semble qu'ici plusieurs questions se posent. S'il y a incompatibilité entre soufisme et intellectualité pourquoi l'auteur attribue-t-il des « qualités intellectuelles supérieures » à Ibn Arabî (p. 127, 132) et qualifie-t-il en outre Suhrawardi et Ghazali de « géants intellectuels » (p. 215-216) ? D'autre part, s'il ne s'adresse, ni à la science officielle, ni à ceux qui aspirent à réaliser l'intellectualité métaphysique à qui donc s'adresse-t-il ? Au vulgaire ? Enfin, si le soufisme ne relève ni de la science profane, ni de l'intellectualité, par quoi se caractérise-t-il ? A cette question au moins il n'est pas difficile de trouver la réponse, que l'auteur répète tout au long de son ouvrage : le Soufisme, paraît-il, c'est le « crédo d'amour » !



De nouvelles précisions sont ici indispensables. S'il est vrai que l'amour est une voie caractéristique, et même fondamentale, de tout doctrine initiatique et ésotérique complète (où, bien entendu, elle ne s'identifie nullement à un dogme quelconque), il serait abusif d'en faire l'unique moyen d'accéder aux réalités d'ordre transcendant. Ne voir qu'une « doctrine d'amour » dans l'œuvre d'Ibn Arabî par exemple, procède d'un point de vue trop évidemment unilatéral. Mais, et ceci est plus intéressant, cette « unilatéralité » de la perspective d'Idries Shah paraît être une conséquence directe de sa propre « position » initiatique et traditionnelle. Il nous semble en effet que l'auteur, en dépit des erreurs et des confusions qu'il commet à chaque pas, n'est pas un charlatan pur et simple. Il fait d'ailleurs (p. 192) une allusion expresse à un enseignement qu'il aurait reçu à titre personnel. Si, pour une fois, nous sommes tentés de le prendre au sérieux, c'est que les indications que l'on trouve ici et là dans son livre sont concordantes, et qu'elles se rapportent toutes à des organisations et à des doctrines qui sont précisément en relation directe avec le symbolisme de l'Amour, notamment l'Ordre Naqshbendi, la doctrine de *latâ'if* (p. 257, 323) — qui correspondent dans une certaine mesure aux *chakrâs* des doctrines tantriques — ou encore la littérature ésotérique persane. Idries Shah, de toute évidence, est plus à l'aise avec un auteur comme Fariddud-Dîn Attar qu'avec Ibn el-Arabî.

Mais le plus extraordinaire, dans cet étrange ouvrage, est que l'on y trouve, à quelques endroits, des allusions très précises à la fameuse déclaration reproduite par Guénon dans le *Symbolisme de la Croix* : « Si les Chrétiens ont le signe de la Croix, les Musulmans en ont la doctrine ». Ainsi

1. Voici le passage en question : « Parce que l'enseignement soufi n'est que partiellement exprimé dans les mots, il ne peut jamais tenter de combattre les systèmes philosophiques sur leur propre terrain. Tenter de le faire reviendrait à essayer d'accorder le Soufisme avec des choses artificielles — ce qui est une impossibilité. Ainsi qu'elle le prétend elle-même, la métaphysique ne peut être abordée de cette manière ».

(p. 330) : « Les Soufis disent : nous avons la moelle de la Croix tandis que les Chrétiens n'ont que les crucifix » et aussi (p. 206) : « Il se peut⁽¹⁾ que vous ayez la Croix, mais nous avons la signification de la Croix ». L'allusion au symbolisme de la « moelle » est ici d'autant plus intéressante que l'auteur (p. 324) met expressément la croix en rapport avec la doctrine des *latâ'if*. Indiscutablement, il y a là une « perle » véritable, dont nous doutons fort que les lecteurs « non-intellectuels » d'Idries Shah puissent tirer, quant à eux, le moindre profit.



Le but que l'auteur assigne au soufisme, et cela aussi est bien révélateur de ses intentions véritables, n'est précisément rien d'autre que le fruit d'une « extériorisation » et d'une vulgarisation platement « humaniste » et « évolutionniste » du symbolisme de l'amour, la plus décevante qui soit. Qu'on en juge : « Avec l'analogie de l'amour, et l'emploi littéraire qu'il en fait, il (le Soufi) peut aider à combler le vide dans la compréhension pour d'autres personnes qui se trouvent à un point moins avancé de la Voie. L'amour est un commun dénominateur pour l'humanité. Le Soufi, qui en a pénétré les secrets jusqu'à goûter la vraie réalité qu'il renferme, revient au monde afin de donner une idée des étapes de la Voie » (p. 281) ; « nous faisons quelque chose de naturel qui est le résultat d'une recherche et d'une pratique dans la ligne du développement futur de l'humanité ; nous créons un homme *nouveau*. Et nous le faisons sans profit matériel »⁽²⁾ ; « Les Soufis croient que, pour l'exprimer d'une certaine façon, l'humanité évolue vers une certaine destinée. Nous prenons tous part à cette évolution. Des organes viennent à exister par suite du besoin d'organes spécifiques (Rumi). L'organisme de l'être humain est en train de produire un nouveau complexe d'organes en réponse à un tel besoin. Dans cet âge de transcendance du temps et de l'espace, le complexe d'organes est en rapport avec le transcendance du temps et de l'espace. Ce que les gens ordinaires considèrent comme des éclosions sporadiques et occasionnelles de pouvoirs télépathiques ou prophétiques, les Soufis n'y voient rien de moins que les premiers soubresauts de ces mêmes organes » (p. 58) ; « L'amour est le facteur qui doit amener un homme et toute l'humanité à l'accomplissement » (p. 114). Était-il bien nécessaire de faire appel aux doctrines ésotériques et initiatiques, et de puiser dans les trésors littéraires qui les renferment, pour en arriver à de telles extravagances ?

Le « cas » d'Idries Shah apparaît, en définitive, assez simple à cerner. Oriental ayant la prétention de détenir la sagesse éternelle, il la présente sans aucun scrupule sous le jour le plus inexact, et cède à tout ce que l'Occident moderne comporte de plus trouble, de plus vulgaire, et même de plus subversif. Dépourvue de toute attache traditionnelle et coupée de toute racine d'ordre métaphysique, son insistance sur le rôle du maître spirituel paraît, dans un tel contexte, particulièrement suspecte. Il est vrai, l'auteur lui-même nous l'affirme, qu'il existe « des Soufis d'imitation qui essayent de bénéficier du prestige qui s'attache au nom. Certains d'entre eux ont écrit des livres qui ne font qu'ajouter à la perplexité générale des profanes ». Assurément, les lecteurs de l'ouvrage *Les Soufis et l'Ésotérisme* n'en pourront plus douter quant à eux !

Charles-André Gilis.

1. *sic*.

2. Affirmation d'un certain Sheikh Arîf, adoptée par l'auteur (p. 327).